

Gérard Cartier

Le pays noyé

Chacun a son Venaille. Le mien doit presque tout à ses livres. Je ne l'approchais jamais sans une hésitation. Non qu'il fût d'un abord difficile, bien au contraire. Mais (que cela soit mis à mon débit) il m'impressionnait. Imaginez que vous vous trouviez tout à coup face à l'un de ceux qui peuplent les manuels de littérature : que lui dire qui ne soit dérisoire ?

Je le lisais depuis longtemps. Je retrouve dans les pages d'un de ses premiers recueils le carton d'une création théâtrale. C'était en juin 73, dans le Marais. Je me souviens d'une cave voûtée, exigüe mais claire, où les mots s'incarnaient merveilleusement : « Celui qui n'a jamais voulu se châtrer n'est qu'un chien Moi je dis le mot désespoir J'écris le mot désespoir avec le pâle sourire de celui qui sait... » Étrange que l'image m'en soit restée, alors que tant d'événements plus notables se sont évanouis. Je me souviens aussi de ma surprise, et de ma gêne, quand j'avais découvert le titre du recueil. Même imprégné de surréalisme comme je l'étais alors, ce frontispice sentimental, impudique, faisait l'effet d'une provocation, redoublée par le fait que l'auteur était, comme moi, militant communiste. Camarade, on doit cacher ses larmes.

Deux ans plus tôt, j'avais lu un recueil dont le ton sarcastique et désespéré m'avait troublé. La couverture s'ornait un dessin de Klasen représentant un visage féminin découpé dans un miroir de table et au-dessus, comme la foudre des Anciens, une lame de rasoir : l'une de ces lames fines et souples qui appelle instinctivement l'idée du suicide – rapprochement d'images qui disait beaucoup de Franck Venaille, *l'apprenti foudroyé*. Lors de la cérémonie d'adieu au Père Lachaise, un ami lui a rendu hommage en lisant précisément un extrait de ce livre (« ... Je réinvente ma mère les femmes que j'ai aimées Je te retrouve vingt ans avant que tu ne fasses de moi ce petit vieux malade de l'âme qui crachote sa douleur... ») : j'ai été frappé d'entendre la même voix que dans ses derniers recueils. Venaille était sorti tout armé du front de sa douleur.

Je réalise que cela fait un demi-siècle qu'il m'accompagne, avec une assez longue éclipse. Il a pourtant publié alors des livres importants, que je n'ai découverts que plus tard. Cet éloignement relatif explique peut-être en partie le choc ressenti à la lecture de *La Descente de l'Escaut*. Je ne crois pas qu'un recueil contemporain m'ait jamais subjugué à ce point. Je dois remonter à la découverte de Baudelaire (il faudra un jour, si ce n'est déjà fait, analyser sa parenté avec Venaille) et d'Apollinaire puis, par un bond de cinquante ans, du *Douve* de Bonnefoy. Se peut-il que ce livre ait été refusé par tous les éditeurs avant d'être publié par François Boddaert et de rencontrer peu à peu un vaste public ? Quoi qu'on en dise, il y a assez peu d'injustices majeures en littérature.

Une douzaine de recueils ont suivi, presque tous marquants. Venaille revenait inlassablement sur sa vie, la questionnant, l'interprétant, la transformant en mythe. Et toujours, de livre en livre, cette guerre contre soi, cette douleur obscure, déraisonnable, à laquelle la maladie a ajouté des harmoniques particulières, mais qui existait avant elle, la même noire mélancolie qu'on lisait déjà dans *L'apprenti foudroyé*. Au centre de cette

œuvre faite vie, inscrite dans un triangle magnétique dont les sommets sont la rue Paul-Bert de son enfance, l'Algérie de la guerre et les Flandres, la terre mentale qu'il s'était choisie, il y a pour moi, indépassable, *La Descente de l'Escaut*.

Ce livre sombre, profond, poignant, écrit dans l'urgence, ancré dans un paysage en symbiose avec les sentiments du marcheur qui descend le fleuve jusqu'à la mer, avançant jour après jour vers lui-même, comme on le faisait sur les routes de pèlerinage, ce livre puissant et décousu, d'une écriture immédiate mais traversé par les échos de poésies presque oubliées, celles de Verhaeren, de Maeterlinck, nées sur les lieux traversés, ce livre qui est au rang des rares modernes de mon cabinet de société, vingt ans après, je ne peux pas l'évoquer sans qu'un flot d'images ne me revienne en tête.

Je ne rouvre pas le livre. Je consigne, selon la formule d'Olivier Rolin, les *ruines* de ma lecture. Une eau boueuse qui s'écoule lentement dans un paysage à demi-noyé d'où n'émerge que le clocher lointain d'une église. Un rat fuyant dans les herbes, en proie à on ne sait quel sentiment humain. Un cri, *ça !*, qui vient de si loin, de si loin dans le temps, qu'on le comprend à peine. Un hôpital sur un canal, l'odeur fade de l'eau stagnante, les salles où flottent les cornettes blanches des béguines, et les épileptiques qui secouent leurs lits dans la nuit, ligotés aux montants de fer. Les soirs d'étape à l'estaminet, la saveur âcre de la bière, le sentiment de la perte. Les petits matins pluvieux. Les usines abandonnées, les berges souillées de détrit. Le fantôme des chevaux de halage. Et l'obstination du voyageur qui va vers la mer comme s'il allait vers sa guérison, comme le fleuve va vers sa délivrance. Tout ceci, que j'ai rêvé, et peut-être en partie inventé, rythmé par l'ahan de la marche, porté par une voix tantôt ample et tantôt heurtée, puissamment habitée. La mer enfin, grise et brumeuse, et le cri des mouettes.

Le voyage est terminé. Il est sur le bord. Ses jambes ne le soutiennent plus. Il ouvre les bras. Il crie. Il disparaît parmi les oiseaux. Il est à nous.